

FRAGMENTS historiques sur les anciens habitants des îles  
*Fortunées*, par M. S. BERTHELOT, *secrét.-gén.* (1)

Rechercher l'origine des Guanches; faire connaître leur langage, leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion et leurs lois; signaler les traces de cette société primitive sur le sol qu'elle occupa; interroger les traditions et les comparer avec les enseignements de l'histoire, telle est la tâche que nous nous sommes imposée. Ce peuple vertueux, confiant, humain, intrépide, vécut long-temps ignoré du monde; il habita les îles Fortunées dans ces siècles d'agitation et de tourmente qui virent crouler les États les plus puissants. L'irruption des Barbares s'était arrêtée devant les flots d'un océan qu'on croyait sans limite; mais à cette époque de transition qu'on est convenu d'appeler *la Renaissance*, les Fortunées eurent leur tour; on se souvint des Hespérides auxquelles les poètes de l'antiquité avaient attaché un merveilleux renom, et l'amour des découvertes poussa vers ces contrées fameuses, visitées jadis par les galères de Tyr, de Carthage, explorées ensuite sous l'empire d'Auguste par les envoyés du roi Juba, et connues plus tard des Arabes sous le nom d'*îles Heureuses*.

Déjà, dans le moyen âge, de hardis navigateurs, avant-coureurs de la gloire des Christophe Colomb et de Vasco de Gama, s'aventuraient sur la lisière.

(1) Ces fragments sont extraits du 1<sup>er</sup> vol. inédit de *l'Hist. nat. des îles Canaries*, par MM. Webb et Berthelot. (M. Béthune, éditeur, rue de Vaugirard, 36.)

orientale de l'Atlantique pour retrouver le chemin de ces îles dont l'existence était encore un mystère. Ces premières tentatives furent le prélude de plus grands travaux, et dès le début du xv<sup>e</sup> siècle, un noble baron, messire Jean de Bethencourt, abandonnant son vieux manoir de Normandie, s'élançait dans la carrière ouverte aux aventuriers et abordait aux Canaries. Alors, sous le prétexte d'aller convertir des nations idolâtres, des hommes à peine sortis de la barbarie s'avancèrent sur la *mer Océane pour s'enquérir des pays nouveaux*; alors aussi commencèrent ces croisades d'Occident, conquêtes sans pitié, dans lesquelles les vaincus n'eurent d'autre choix que l'esclavage ou la mort.

Mais avant de parler de la courageuse résistance que ce peuple opposa à ses ennemis, il nous importe de le montrer d'abord tel que l'observèrent les anciens navigateurs aux différentes époques qui précédèrent l'arrivée des conquérants, puis dans son état de civilisation pendant la lutte qu'il lui fallut soutenir. De la masse de notions que nous puiserons dans les relations du temps, en les comparant entre elles, résultera un ensemble de faits qui nous mettra à même de mieux apprécier l'histoire.

Aussi loin que nous remontions dans nos recherches, la relation des envoyés du roi Juba est le seul document un peu précis que nous trouvions sur les îles Fortunées. Nous avons déjà examiné sous le point de vue géographique ce voyage d'exploration dont Pline nous a transmis un fragment (1); mais il est

(1) Voy. *Hist. nat. des Canaries*. Tome II, 1<sup>re</sup> part., p. 9 et suiv. et *Bulletin de la Soc. de géog.* Nov. 1835. *Coup d'œil sur la chorographie des îles Fortunées*, par S. Berthelot.

d'autres considérations importantes qui se rattachent à notre sujet. Le naturaliste romain ne fait aucune mention d'habitants; il n'y est question que de ruines d'édifices (1). Ces constructions appartenaient probablement à quelque établissement passager d'anciens navigateurs, peut-être étaient-elles dues aux Carthaginois, lorsque, franchissant le détroit de Gadés et longeant la côte d'Afrique, ils allèrent fonder des colonies. Dans cette longue navigation d'Hannon, les îles Fortunées ne durent pas rester inconnues. Il est un fait à remarquer qui semblerait signaler la fréquentation de cet archipel par les Carthaginois, ou du moins par les habitants des colonies atlantiques : c'est ce petit temple que les explorateurs mauritaniens virent encore dans l'île appelée *Junonia* (2), sans doute du nom de la divinité protectrice de Carthage. Ainsi, on peut conclure de l'état dans lequel on trouva ces contrées au commencement de notre ère, que dans l'antiquité les Grandes Fortunées, c'est-à-dire cette partie de l'archipel qui forme le groupe occidental, servirent d'échelle de relâche et de station commerciale aux navires marchands phéniciens, carthaginois ou massaliotes.

Après l'encyclopédiste latin on ne trouve plus en parcourant l'histoire d'autre document relatif aux Fortunées que celui des Arabes maghrourins, partis de Lisbonne au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, et dont la relation est rapportée dans la géographie d'Édrisi.

(1) « Apparentque ibi vestigia ædificiorum. » Pline, lib. VI, cap. xxxix.

(2) « Alteram insulam Junionam appellari; in ea ædiculam esse tantum lapide extractam. » Pline, loc. cit.

Ce voyage fut entrepris avant 1147, époque de l'expulsion des Maures du Portugal. Les navigateurs arrivèrent sur la côte d'une des îles Fortunées où ils furent retenus par les naturels. Cette île était probablement celle de Fontaventure ou de Lancerotte. Ils trouvèrent là des hommes de haute stature, de couleur rousse et basanée, portant de longs cheveux, et des femmes d'une rare beauté. Un de ces insulaires qui parlait arabe traduisit au roi du pays les différentes questions qu'il fit adresser aux voyageurs. Ce prince leur parla d'une expédition qui avait été ordonnée par le roi son père; et ce fait est d'autant plus notable, que l'art de la navigation était entièrement ignoré aux Canaries en 1341, comme nous le verrons bientôt. Cependant Fontaventure et Lancerotte, que nous reconnaissons pour les anciennes Purpuraires, à cause de leur situation en face du pays des Gétules autololes, devaient être plus avancées en civilisation que les îles Occidentales ou les Grandes Fortunées, puisqu'au rapport de Pline, à l'époque de la domination romaine en Mauritanie, le roi Juba y avait fondé des colonies pour le commerce des teintures (1); leurs habitants pouvaient donc conserver encore dans le XIII<sup>e</sup> siècle des moyens de communication avec le continent voisin, et ce fut probablement d'un des ports de cette côte qu'était partie l'expédition citée par le prince de l'île où abordèrent les Maghrouins.

Tels sont en abrégé les renseignements qu'on peut tirer du voyage de ces navigateurs; mais ceux fournis environ deux cents ans après par d'autres aventu-

(1) « Nec Mauritaniae insularum certior fama est. Paucas modo con-  
 » stat esse ex adverso Autololum à Juba repertas, in quibus Getulicam  
 » purpuram tingere instituerat. » Pline. Lib. VI, cap. xxxvi.

riers jettent un plus grand jour sur le peuple guan- che. Nous voulons parler d'une expédition sortie de Lisbonne, et composée de trois vaisseaux sous le commandement du Florentin Angiolino del Tegghia (1). Elle eut lieu en 1341 sous le règne d'Alphonse IV, et se dirigea sur les îles Fortunées : favorisée par un bon vent, cinq jours lui suffirent pour se rendre sur les côtes de cet archipel. Ce trajet, à partir du cap Saint-Vincent, est estimé à 900 milles par Nicoloso da Recco, pilote génois. L'île où abordèrent les nouveaux argonautes est celle qui leur fournit la plus grande partie de leur chargement; ils s'y procurèrent des peaux de chèvre, du suif, de l'huile de poisson et des dépouilles de phoques. Cette île devait être encore Lancerotte ou Fontaventure, si abondantes en chèvres au temps de la conquête. « *Le pays en est fort peuplé et plus que nulle des autres îles, écrivaient en 1402 les chapelains de Bethencourt; on pourrait en prendre chaque an soixante mille, et mettre à profit les cuirs et graisses, car c'est merveille la graisse qu'ils rendent.* » C'était sur l'i-

(1) La relation de ce voyage, écrite en latin, provient d'un manuscrit autographe du célèbre Boccace, conservé dans la biblioth. magliabechiana de Florence, et publié par S. Ciampi auquel on en doit la découverte, et qui en a donné une traduction italienne avec des illustrations. (Voy. *Monumenti d'un manoscritto autog. di messer Gio. Boccacci da Certaldo. Trovati ed illust. da Seb. Ciampi. Firenze. Gius. Galletti, 1827.*)

On lit en marge du manuscrit : *Le Florentin qui commandait les vaisseaux s'appelait Angiolino del Tegghia de Carbizzi, neveu de Ghèrardino de Gianni*; et cet avertissement, joint au titre DE CANARIA ET DE INSULIS RELIQUIS ULTRA HISPANIAM IN OCCEANO NOVITER REPERTIS », prouve que celui qui a transcrit ces documents connaissait bien les relations de famille du chef de l'entreprise, et qu'il était probablement contemporain des personnages cités, car l'expression de *noviter repertis*, nouvellement retrouvés, se réfère sans doute à l'année de l'expédition dont la date est ainsi énoncée : XVII. Kal., decem., anno. ab iucav. Verbo. CCCXLI. ).

lot de *Lobos* (1), dans le canal qui sépare les deux grandes îles, que les aventuriers normands allaient chasser les phoques ou loups marins *pour la nécessité de chaussure qu'il falloit aux compagnons, comme ils disent dans leur histoire. (Hist. de la prem. découverte et conquête des Canaries, par Bontier et Le Verrier.)*

Le narrateur désigne sous le nom de *Canaria* la seconde île que les équipages de l'expédition portugaise visitèrent ensuite. Parmi les naturels qu'ils eurent occasion de voir, les uns portaient des espèces de tabliers courts en fibres de palmier ; les autres étaient vêtus de peaux de chèvres, et ce costume se rapporte parfaitement aux indications des historiens de la conquête qui s'expriment en ces termes : *Ils vont tous nus, fors les brayes qui sont de feuilles de palmier ; d'autres sont affublés de peaux.*

Le vent porta ensuite les navigateurs sur une île couverte de grands arbres (2), probablement celle de Fer, renommée par ses superbes mocans, ses pins élevés et ses beaux genévriers. De là ils passèrent à une autre : *« abondante en ruisseaux, garnie de bois, peuplée de pigeons sauvages plus grands que les nôtres, disent-ils, et meilleurs (3). »* Ce passage de la relation désigne

(1) La petite île de Lobos, que Bontier et Le Verrier désignent sous le nom de *l'isle de Loupes*. « *Là viennent tant de loups marins que c'est merveille,* » disent-ils, et ils assurent que la chasse de ces animaux pouvait rapporter par an *cinq cents doubles d'or ou plus*. Mais les phoques, trop inquiétés par les aventuriers, abandonnèrent bientôt les rochers qui leur servaient de retraite, et furent chercher ailleurs un meilleur gîte.

(2) « *In qua nil aliud præter proceras arbores plurimum atque directas in cœlum invenerunt.* »

(3) « *Inde ad aliam navigantes eam rivis et aquis optimis copiosam*

évidemment l'île de Gomère, voisine de la précédente, et arrosée par de nombreux torrents. Ses sombres forêts servent de retraite à une belle espèce de colombe (1) qui se nourrit de baies de laurier, et dont la chair est très savoureuse. L'île qu'ils découvrirent ensuite, aux montagnes rocheuses, très élevées et couvertes de neige (2), ne peut être que celle de Palma, la plus haute des Canaries après Ténériffe, qu'ils indiquent bientôt après, et où ils n'osèrent débarquer.

Ces aventuriers parvinrent à s'emparer de quatre naturels de l'île de Canaria. Le narrateur les dépeint comme des jeunes gens non circoncis, gais, rians, aux cheveux longs et blonds, d'une intelligence remarquable, fidèles et pleins de loyauté. « *Ces insulaires, ajoute-t-il ailleurs, sont en général d'une belle prestance, grands, robustes, courageux, assez civilisés et moins sauvages que bien des Espagnols. Leur langue est très douce; la prononciation en est vive et précipitée comme l'italien; ils comptent comme nous en mettant les unités devant les dizaines.* » Il donne ensuite leur nom de nombre jusqu'à 16, et la plupart de ces noms ramenés à leur véritable orthographe concordent avec ceux des Berber-Schlouhh du Maroc occidental, à s'en rapporter du moins aux catalogues de Chenier, de Venture et de Graberg de Hemsö. Toutefois, d'après la relation dont nous faisons ici une analyse très succincte, les habitants de l'archipel

» invenerunt, et in eadem ligna plurima et palumbes, quos baculis et  
 » lapidibus capiebant et comedebant, invenerunt. Hos dicunt maiores  
 » nostris et gustui tales aut meliores. »

(1) *Columba laurivora*. Nob. (Voy. Hist. des Can.) Zoologie, oiseaux. Pl., 3.

(2) In qua lapidei montes erant excelsissimi, et pro majori temporis  
 » parte nubibus tecti et in ea pluviae crebrae. »

canarien parlaient divers dialectes, et n'avaient entre eux aucun moyen de communication d'une île à l'autre, ignorant entièrement l'art de la navigation. Ces peuples vivaient dans des maisons grandes et commodes, construites en pierres taillées, recouvertes de belles charpentes et blanchies à l'intérieur (1). Il est fait mention d'un petit temple dans lequel les explorateurs trouvèrent une statue de pierre représentant un homme qui tenait une boule dans sa main (2). Cette idole fut transportée à Lisbonne. Les îles où ils abordèrent étaient la plupart très peuplées et bien cultivées; ils y virent des figuiers, des dattiers, du blé, des légumes et des herbages; elles nourrissaient des troupeaux de chèvres, de moutons et de cochons sauvages.

Cette relation de l'expédition portugaise envoyée aux Canaries en 1341 est d'une haute importance historique. Le célèbre chroniqueur Azurara n'en dit rien dans sa *conquête de Guinée* (3); mais il fait mention des

(1) « Domūs vero cum essent pulcerrimæ, et lignis pulcerrimis contectæ intorsum omnes erant albissimæ; tanquam ex gypso viderentur » albatæ. »

(2) « Invenērunt et insuper oratorium unum seu templum, in quo » penitus nulla erat pictura, nec aliud adornamentum præter statuam » unam ex lapide sculptam, imaginem hominis habentem, nudam, femo- » rali bus palmeis, more suo, obscena tegentem, manūque pilam te- » nentem. »

(3) La *chronique de la conquête de Guinée*, manuscrit précieux du xv<sup>e</sup> siècle, que l'on croyait perdu, a été récemment retrouvée à la Bibl. roy., par M. Ferd. Denis, bibliothécaire du ministère de l'inst. publ., qui en a donné un fragment accompagné de notes fort curieuses dans ses *chroniques chevaleresq. de l'Espag. et du Portug.*, t. 2. p. 41. et suiv.

Gomér Eanez d'Azurara, premier archiviste du Portugal et un des hommes les plus remarquables de son temps, fut l'auteur de ce bel ouvrage, si souvent cité par Jean-de-Barros. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer dans cette note que notre collègue, M. le vicomte de Santarem, va publier cette chronique, précédée d'une introduction dans laquelle il pourra développer sur un vaste champ cet esprit de judicieuse critique qui l'a si bien guidé dans ses autres écrits. Les chapitres 68, 79 et 80, dont



voyages qui furent exécutés sous les auspices de l'infant D. Henri, *le navigateur*. En 1424, ce prince fit explorer les Canaries par D. Ferd. de Castro, qui commandait une flotte à bord de laquelle on embarqua 2,500 hommes et 120 chevaux (1).

En reprenant l'histoire de plus haut, nous avons vu que Plinè n'avait fait qu'indiquer les anciennes Fortunées sous le rapport géographique. Après plusieurs siècles de silence, le vague récit des Arabes maghrouins nous fournit la première notion sur le peuple qui vint s'établir dans cet archipel; mais à mesure que nous nous rapprochons de l'époque de la conquête, les renseignements deviennent plus précis et mieux circonstanciés, la physionomie des Aborigènes se dessine moins vaguement; dégagée d'hypothèse et de fictions, cette nation trop long-temps oubliée et souvent méconnue se montre sous son vrai caractère et dans un état de civilisation qui correspond aux descriptions des historiens contemporains. Nous désignons sous ce titre Bontier et Le Verrier, Cadamosto et Fray Alonzo de Espinosa.

Les deux premiers, s'occupant beaucoup plus des faits et gestes du baron normand et des aventuriers qu'il avait entraînés à sa suite, que de l'histoire du peuple conquis, ne nous ont transmis que fort peu de détails sur tout ce qui a trait aux usages; mais l'on

il a bien voulu nous communiquer quelques extraits contiennent des renseignements pleins d'intérêt, sur les mœurs et coutumes des habitants des îles de Palme et de la Gomère.

(1) L'infant Don Henri voulait se rendre maître d'une des îles, non seulement pour en faire une échelle de navigation, entre les ports de la métropole et les établissements de commerce fondés sur la côte d'Afrique, mais aussi pour y maintenir une force navale qui pût faire respecter au besoin, dans ces mers, le pavillon portugais. Il paraît cependant que cette entreprise n'eut pas tout le succès qu'on s'était promis.

peut saisir de loin en loin, dans leur récit simple et naïf, quelques traits généraux de physionomie, de mœurs et de caractère. Les anciens habitants des Canaries y sont dépeints comme des hommes de belle race, courageux et rusés, à la fois pasteurs et guerriers, soumis à des chefs héréditaires, reconnaissant une sorte d'aristocratie, parlant divers dialectes, tous issus évidemment d'une langue-mère. *« Allez par tout le monde, disent-ils, et vous ne trouverez nulle part plus belles gens, ne mieux formés qui sont es isles de par çà, hommes et femmes ; et sont de grand entendement s'ils eussent qui leur monstrast. »* Dans le chapitre LXIX (de la Grand Canarie et des gens qui y sont), ils ajoutent : *« Ceux qui habitent cette île se disent gentilshommes, sans ceux d'autres conditions ; ils portent leurs cheveux liés par derrière ainsi qu'en manière de tresses, et leurs femmes sont bien belles. »* Ils signalent la position des bourgs de Teldé, d'Argones et d'Arguinegy, dont les ruines révèlent encore de nos jours le mode de construction des maisons canariennes. En traitant des naturels de Fontaventure, ils s'expriment en ces termes : *« Ce sont gens de haute stature ; à peine les peut-on prendre vifs, car ils courent comme des lièvres. »* Ils parlent de ceux qu'ils convertirent à la foi chrétienne ; mais ils ont soin d'observer *« qu'ils sont moult fermes en leur loy et qu'ils ont temples où ils font leurs sacrifices. »* Dans différents endroits de leur récit, les chapelains de Bethencourt nous montrent ces insulaires jaloux de leur liberté et combattant souvent avec avantage des ennemis bien armés et aguerris. *« Aussi, disent-ils, ils nous renvoyèrent maintes fois les têtes sanglantes, les bras et jambes rompues de coups de pierre, car il semble que ce soit un carreau d'arbalestre quand ils les jettent. »*

La relation de Cadamosto n'a pas ajouté grand'chose aux renseignements des historiens de la conquête. Ce gentilhomme vénitien partit du Portugal en 1455 avec une caravelle du prince Henri le Navigateur, pour explorer la côte occidentale d'Afrique. A cette époque Canaria, Ténériffe et Palma, les trois îles les plus importantes de l'archipel Canarien, n'étaient pas encore soumises : la première pouvait réunir 9,000 combattants et la seconde comptait une population de plus de 15,000 âmes. « Cette race d'hommes, dit Cadamosto, est très courageuse. Il serait difficile de rencontrer des gens plus robustes et en même temps plus lestes et plus adroits ; les sauts qu'ils font en franchissant les rochers surpassent tout ce qu'on pourrait dire ; ils lancent une pierre avec une force étonnante et ne manquent jamais leur but. La vigueur de leur bras est telle que quelques coups leur suffisent pour mettre un bouclier en pièces. » Nous retrouvons dans le récit du voyageur vénitien le même peuple que les chapelains de Bethencourt nous ont déjà fait connaître. Ce sont toujours ces hommes intrépides dans le combat, humbles et fidèles après leur soumission.

Mais arrivons à Fray Alonzo Espinosa, qui écrit 80 ans environ après la reddition de Ténériffe. L'ouvrage que ce moine dominicain fit imprimer à Séville en 1594 est consacré en grande partie à l'*Histoire de la miraculeuse apparition de la vierge de la Chandeleur*. Cependant il contient aussi le précis des événements de la con-

(1) *Del Origen y milagros de la Santa imagen de nuestra senora de Candelaria, que apareció en la isla de Tenerife, con la descripcion de esta isla ; por el R. P. Fr. Alonzo de Espinoza, etc. Sevilla, en casa de Juan de Leon, año de 1594.*)

quête de Ténériffe, avec plusieurs renseignements curieux et authentiques sur les anciens habitants de cette île. Fray Alonzo parle de la manière d'embaumer, et nous apprend qu'une sorte d'infamie pesait sur ceux qu'on employait à vider les cadavres. Il explique la forme du gouvernement de Ténériffe; il énumère les neuf principautés ou *Menceyats*, qui subdivisèrent l'héritage de Tinerf; il indique l'ordre de succession, cite la formule de serment à l'avènement des Menceys et les cérémonies en usage dans ces grandes solennités.

Nous lui sommes redevables des premières notions sur les croyances des Guanches. « Au commencement » du monde, disaient-ils, Dieu créa un certain nombre » d'hommes et de femmes avec de la terre et de l'eau, » et leur répartit les troupeaux nécessaires à leur subsistance. Plus tard il en créa d'autres et ne leur donna rien; alors ceux-ci ayant réclamé leur part, Dieu leur » répondit : *Servez les autres et il vous donneront*. De là » proviennent les maîtres et les serviteurs, c'est-à-dire » les nobles et les roturiers. » — Ainsi le droit divin était un point de doctrine. Reconnue d'une origine sacrée, la noblesse guanche était en dehors des conventions humaines et trouvait sa sauvegarde dans la sainteté de la tradition.

Ces idées d'une caste supérieure et privilégiée, qui flattaient l'orgueil des chefs, se sont propagées aux Canaries parmi les descendants des Menceys et des Guantèmes. Les Bencomo et les Doramas s'estiment bien plus nobles que les titrés de Castille (*titulos de Castilla*); et certes les seigneurs de notre époque n'oseraient leur contester cette suprématie, car la plupart n'ont été ennoblis que depuis la conquête : le domaine usurpé

des princes guanches a été converti pour eux en fiefs titulaires.

Fray Alonzo nous apprend encore que les guanches n'admettaient pas de constance dans la bravoure; le plus vaillant pouvait faiblir. Ils disaient seulement du guerrier : « *Tel jour il fut brave*; » mais en prenant date du service rendu, ils ne répondaient pas de l'avenir. Être brave une fois ne suffisait pas à la réputation d'un homme; l'opinion publique exigeait plus. « *Haï tuï Cantanajà* (1). » Allons, faites comme les braves! Tel était le cri de guerre en commençant le combat, et cet appel au courage, qui réclamait des nouvelles preuves, s'adressait à tous indistinctement.

Le Père Espinosa avait connu les guanches de la principauté de Guimar, qui, s'étant faits les auxiliaires des conquérants, furent épargnés après la soumission des autres districts. Malgré les alliances contractées avec les Espagnols, ce dernier reste de la population indigène conserva encore long-temps ses mœurs et ses usages. C'est à Candelaria, à Arafo, à Fasnea et dans les autres parties de la bande méridionale de Ténériffe, en remontant de Guimar jusqu'à Chasna, qu'on retrouve encore, parmi les villageois, quelques unes des coutumes décrites par Fray Alonzo. Les expressions de l'ancienne langue qui ont prévalu, les noms guanches que certaines familles portent encore et dont elles se glorifient, les danses populaires, les cris de joie, la manière de se procurer le feu, de traire les chèvres,

(1) Ces mots ont été traduits avec des variantes: Viera, d'après la version du P. Sosa, *topograf. de Can.*: dit *Hombres haced como buenos*, *Noticias*. T. III, prol. Viana et Galindo ont traduit, *mostranse con animo*, faites preuve de courage!

de préparer le beurre et le fromage, de moudre le grain, tout cela subsiste toujours après plus de 300 ans d'une domination étrangère. Bien que les Canaries ne soient plus aujourd'hui ce qu'elles furent jadis sous la domination paternelle des Guanartèmes et des Menceys, cependant, au milieu du raffinement des coutumes, des perfectionnements de l'industrie, parmi tant de créations nouvelles, et du sein même des progrès de tout genre qui ont façonné le pays aux pratiques européennes, amélioré le bien-être de la vie en multipliant les ressources, d'anciennes coutumes percent encore; l'innovation leur a porté respect et l'invariable habitude les a perpétuées d'âge en âge comme une tradition des temps passés. Ainsi, le système agricole établi dans les sept îles et les avantages que l'économie rurale en a retirés n'ont pas fait renoncer aux petits moyens. Les produits du sol ont passé par les industrieuses préparations que la pratique et l'expérience ont consacrées, mais l'habitant de la campagne, le pâtre, le laboureur, tout ce peuple aux mœurs agrestes, toujours fidèle à ses habitudes, continue la vie d'autrefois; il torréfie son orge, il le moule lui-même entre les deux pierres héréditaires placées dans son humble réduit, et préfère au pain du riche le *gofio* de ses aïeux. — Le beurre de chèvre se confectionne à Chasna et dans presque tous les districts du sud de Ténériffe, d'après l'ancien procédé: c'est toujours du lait renfermé dans une outre suspendue que deux personnes placées à distance se renvoient de l'une à l'autre. Les vases qu'on fabrique à Candelaria n'ont varié ni de forme ni de nom; ce sont encore les anciens *gánigos* des indigènes.

La pêche au flambeau, qui se faisait de nuit le long de la côte, s'opère maintenant au large sur des ba-

teaux montés de six hommes, et néanmoins il est encore des pêcheurs de rivage qui, à l'exemple des Guanches, parcourent aux mêmes heures les rochers du littoral avec des torches enflammées pour saisir les crabes qu'attirent la lumière et les poissons qui s'approchent du bord de l'eau. La pêche à *la Tabaïba* est toujours en usage, et la plante qui sert à empoisonner les mares conserve son ancien nom (1).

Une partie de la population habite encore dans les grottes, dont les compartiments sont toujours formés par des cloisons de roseaux. Le pâtre excelle encore au tir de la pierre; il imite la manière de siffler des anciens chevriers; il aime ces troupeaux originaires dont il estime la race; intrépide, infatigable et non moins leste que ses devanciers, il saisit les chèvres à la course, se sert de la longue lance, et glisse sur ce frêle appui pour s'élancer du haut des montagnes et franchir avec un aplomb étonnant les précipices les plus dangereux. Il témoigne son allégresse par une sorte de rire indéfinissable qui ressemble au cri du bouc, et rappelle ces *Alaridos* des Guanches dont parlent les auteurs canariens.

Les berceaux et les guirlandes de feuillage, la verdure et les fleurs qui jonchent le sol dans les réjouissances publiques, l'usage de jeter du grain au visage des nouveaux mariés, tout cela paraît imité des indigènes. Les luttes sont encore ce qu'elles furent autrefois; maintenant c'est le curé et l'alcade qui les président et interposent leur autorité pour mettre fin aux disputes, comme le faisaient jadis le *fayan* et le *guayre*.

Le costume est resté le même quant à la forme; *la*

(1) *Euphorbia piscatoris*. Vulgo, *Tabaïba*.

*manta* ou la couverture de laine plissée autour du col est venue remplacer à Ténériffe le *tamarck* des Guanches; la longue blouse rayée et le manteau canarien sont des variantes de la houppelande de peau décrite par les historiens de la conquête; les bas sans dessous de pieds tiennent lieu de *hirmas* (1), et les souliers de cuir brut lacés à la cheville sont les représentants des anciennes sandales (*xercos*). Il est toutefois dans le costume certaines parties qu'il faut ranger parmi les innovations : par exemple, le bonnet à visière des gens du peuple à Lancerotte, à Fontaventuré et à Canaria, paraît calqué sur l'armet des soldats de Bethencourt; le gilet plastronné est une imitation de la cuirasse, et le large caleçon de toile a été emprunté sans doute aux Mogrâbins, dans les invasions en Afrique sous les Herrera et les Saavedra.

Ainsi, le contact européen n'a pu effacer les traits caractéristiques de la nation guanche; les vaincus et les vainqueurs ont formé un nouveau peuple; il y a eu mélange de deux races, mais il est facile de faire la part de ces deux origines. Le type africain domine sur la masse; on le reconnaît de prime-abord chez les pasteurs des montagnes et parmi les populations agricoles des hautes vallées. Ce sont des hommes au teint hâlé, plus ou moins bruns, à la figure ovale et osseuse, aux traits réguliers, au front saillant et un peu étroit, aux grands yeux vifs, fendus, foncés, quelquefois verdâtres, à la chevelure épaisse, un peu crépue et variant du noir au rouge-brun. Le nez est aquilin sans prééminence, les narines sont dilatées, les lèvres fortes, la bouche grande, les dents blanches et bien rangées;

(1). Espèces de guêtres.



le corps est sec et robuste, les muscles fortement prononcés et la taille ordinairement au-dessus de la moyenne. Le regard chez ces insulaires ne dément pas leur bon naturel; il est plein d'expression chez les femmes et presque provocateur. Humbles et doux en général, mais très facilement impressionnables, ces yeux mélancoliques s'animent d'un geste ou d'un mot et décèlent tous les mouvements de l'âme; le visage s'épanouit aux moindres sensations, la joie éclate de toute part; c'est un rire que rien ne peut plus contenir; tous les membres trépignent et se mettent à l'unisson pour accompagner cette joie du cœur. Ou bien, c'est le désespoir qui s'exhale en sanglots, appelant à son aide tout ce qui peut l'alimenter, cherchant des confidentes à sa peine et se tourmentant dans son délire. Ainsi, suivant les impressions qu'il reçoit, le sentiment qui agite ce peuple se manifeste au plus haut degré; mais il y a toujours dans cette facilité de se produire au-dehors un certain calcul, une pensée arrêtée d'avance pour intéresser en sa faveur, captiver l'auditoire, flatter l'étranger ou plaire à son hôte, car la ruse perce à travers ce fond de bonhomie et tout cet extérieur de franchise.

Mais revenons sur nos pas; interrogeons encore l'histoire pour y chercher de nouvelles notions, et récapitulons d'abord celles que nous avons déjà acquises.

Les chapelains de Bethencourt qui virent l'ancien peuple des îles Fortunées combattre pour son indépendance purent l'apprécier lorsque, tout à ses coutumes, il n'avait pas encore éprouvé l'influence d'une autre civilisation. Cada Mosto, qui visita les Canaries un demi-siècle après l'invasion des aventuriers nor-

mands, observa ce même peuple régi par d'autres lois. Le fief que Bethencourt s'était adjugé par droit de conquête avait passé en d'autres mains, et la moitié de l'archipel reconnaissait don Diego de Herrera pour son seigneur et maître. Toutefois, Ténériffe, Grand-Canaria et Palma avaient su défendre leur liberté contre d'injustes agressions, et le voyageur vénitien ne put parler de ces pays que sur le rapport de quelques prisonniers chrétiens échappés à l'esclavage. Quarante ans plus tard, la domination étrangère étendait sa puissance, les trois dernières îles subissaient le joug, et Fernandez de Lugo plantait l'étendard de Castille jusque dans les derniers retranchements de ce peuple de braves qui lui avait disputé le terrain pied à pied. Un siècle s'était écoulé depuis cette victoire, lorsque Fray Alonzo, transporté d'un saint zèle, vint prêcher l'Évangile aux malheureux débris de la nation guanche, et recueillir des anciens pasteurs de Guimar les traditions de leurs aïeux.

Après les écrivains de ces trois époques, plusieurs autres s'occupèrent des primitifs habitants des Canaries; mais ce n'est qu'avec beaucoup de réserve qu'on doit admettre à titre de renseignements cette foule d'ouvrages imprimés ou inédits, qui, dans le cours des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, vinrent grossir les annales d'un peuple que la guerre et l'esclavage avaient décimés. Ces différentes productions ne méritent pas toutes la même confiance, et il n'est pas facile de reconstruire tout un passé avec des matériaux puisés à des sources obscures. Pour arriver à la connaissance de la vérité avec ces éléments hétérogènes, il faut faire la part à chacun des notions traditionnelles qu'il a pu recueillir, de ce qu'il a tiré des actes notariés, des archives des

premières municipalités (*ayuntamientos*), des registres des conseils généraux (*cabildos*) ou des écrits de ses devanciers ; car, à partir de la conquête, et après ceux qui racontèrent ce qu'ils avaient vu, nous n'avons plus, pour nous servir de guide, que les livres ou les manuscrits de ceux qui compilèrent les auteurs contemporains. Or, les compilateurs procédèrent tous de la même manière ; ils se copièrent successivement en admettant tout sans examen, et souvent sans citations.

Il est cependant plusieurs distinctions à faire parmi ces écrivains ; mais nous ne parlerons ici que du bachelier don Antonio Viana, auteur d'un poëme historique sur les *antiquités canariennes* (1), dans lequel il traite plus spécialement de la conquête de Ténériffe, sa patrie. Cet ouvrage, qu'on imprima à Séville en 1604, est devenu aussi rare que le manuscrit. L'auteur le dédia à Don Juan Guerra de Ayala, seigneur du Val de Guerra et noble descendant d'un des compagnons de l'ADELANTADO Don Alonzo Fernandez de Lugo. Viana puisa la majeure partie de ses renseignements dans le livre du Père Espinosa et dans les archives de la famille des Ayala. Nous devons à ses recherches un grand nombre de noms propres qu'il a sauvés de l'oubli, quelques phrases de l'ancienne langue transmises en rimes, et les traditions des conquérants embellies du charme de la poésie. S'il n'y avait trop de danger

(1) « Antiguiedades de las islas Afortunadas de la gran Canaria ; en verso suelto y octava rima : Dirigido al Capitan Don Juan de Guerra de Ayala ; señor del Mayorazgo del Valle de Guerra, por el Bachiller Don Antonio de Viana, natural de la Ciudad de la Laguna en Tenerife. » Impreso en Sevilla por Bartholome Gomez de Pastrana. Año de 1604.

pour l'historien de croire un poète sur parole, l'ouvrage de Viana pourrait nous fournir les renseignements les plus variés. Cependant, à part ses nombreuses licences, on doit lui tenir compte de ce qu'il a écrit d'après des témoignages authentiques.

« Les soins du troupeau et le choix des meilleurs herbages; nous dit-il, étaient pour les Guanches des devoirs importants; aussi, ils y mettaient toute leur science. Ces hardis pasteurs pouvaient rassembler en quelques instants tout le bétail dispersé dans la montagne; ils le comptaient d'un coup d'œil, et savaient distinguer entre mille brebis l'agneau de chaque mère. Le berger charmait ses loisirs sur sa flûte champêtre, chantait ses amours ou les combats de ses pères. »

Cette vie pastorale, cette existence des premiers temps ont inspiré à Viana les plus belles pages de son poème. Le gracieux Cervantes n'aurait pas désavoué ces bucoliques dont nous allons reproduire un fragment des plus remarquables par son originalité. C'est l'épisode du prince Zebensut que Viana a versifié d'après les traditions recueillies par Fray Alonzo.

« Zebenzui, que les Espagnols surnommèrent le *Pauvre-Hidalgo*, commandait en despote dans une petite principauté située entre les montagnes d'Anaga et de Tégueste, vers la pointe la plus septentrionale de Ténériffe. Jeune et audacieux, il poussa la témérité et l'abus de la force jusqu'aux actions les plus coupables, opprimant ses vassaux et leur enlevant le fruit de leurs labeurs. Des rapines sans cesse renouvelées dans les bergeries du voisinage l'avaient rendu le fléau de la contrée, lorsque les pasteurs alarmés résolurent d'aller implorer le puissant Bencomo pour mettre un terme

au brigandage dont ils étaient les victimes. Mais le vieux Mencey, voulant concilier l'honneur de sa race avec les devoirs de la justice, prit soudain une résolution digne de son caractère. Il part de la vallée de Tahoro, et s'engage seul dans des sentiers peu fréquentés pour traverser en quelques heures une distance de huit lieues, et surprendre Zebenzut en flagrant délit. Arrivé brusquement dans la grotte du prince, il le trouve achevant son repas et dépeçant un chevreau qu'il avait dérobé la veille. À cette apparition subite Zebenzut reste pétrifié; il reconnaît le grand Bencomo, que ses vertus et sa sagesse ont élevé au rang suprême : « *Quebehi*, lui dit-il en se prosternant, ta présence en ces lieux et à cette heure me remplit de confusion; toi, le premier parmi les Menceys, dans cette humble demeure !... Que puis-je t'offrir dans ma misère pour me rendre digne de cet honneur ? Permits du moins que je m'absente quelques instants, et bientôt je te traiterai comme tu le mérites en te rendant les devoirs de l'hospitalité. » — Mais Bencomo le retient par le bras au moment qu'il allait franchir le seuil de la grotte, et fixant sur lui un regard sévère, il lui répond en ces termes : — Reste, Zebenzut, et ne va pas voler le bien d'autrui pour m'en faire offrande; reconnais ton égarement, et souviens-toi que le prince ne doit pas se nourrir aux dépens de ses vassaux. Donne-moi de l'eau et du gofio, c'est la nourriture du pasteur. »

Alors Zebenzut, tout confus, lui présente le gofio et l'eau en s'excusant de manquer de sel. Le Mencey le délaie lui-même et continue ainsi en savourant ce mets grossier : — O Zebenzut, si tu savais apprécier le goût de la farine pétrie par des mains pures, et que

les larmes du pauvre n'ont pas humectée ! Les brebis grasses , cuites dans le lait , les tendres agneaux arrachés violement du sein de leurs mères et ravis au berger sans défense , sans te faire plus riche , misérable prince , te rendront l'opprobre des tiens et l'exécration de tes sujets. » — Le Mencey se lève en achevant ces paroles , et s'élançant hors de la grotte , il reprend le chemin de la montagne et disparaît aussitôt.

Nous sommes loin sans doute d'avoir reproduit les grâces naïves qui font le charme du vieux récit. Les fleurs que Viana a semées sur le sol de la patrie perdent de leur forme et de leur couleur en passant sur une terre étrangère ; une traduction n'est que le revers d'un tapis. Laissons au poète son style inimitable , et n'envisageons , dans ce drame palpitant d'intérêt , que l'histoire simplement dite , dégagée des prestiges du merveilleux et de l'enthousiasme poétique. Ainsi , sans prendre à la lettre le portrait qu'il nous fait de Bencomo , en ramenant à leur plus simple expression la physionomie et la tournure du vieux Mencey d'*Aurotopala* ( Orotava , on peut en déduire un assez bon type. Malheureusement Viana , s'autorisant d'un conte populaire auquel il était loin sans doute d'ajouter foi , a laissé au héros guanche sa taille gigantesque de sept coudées et ses quatre-vingts dents.

« Bencomo , dit le poète , était bel homme , grand et robuste de corps ; les rides de la vieillesse et les soucis de la guerre sillonnaient son front chauve , bien qu'il eût encore de longs cheveux. Il avait l'air riant , malgré son aspect sauvage et son teint brun. Son coup d'œil était rapide , ses yeux vifs et noirs , ornés de grandes paupières et d'épais sourcils ; son nez bien fait , quoiqu'à larges narines ; sa moustache , bien fournie , n'ombrageait qu'en partie de grosses lèvres qui lais-

» saient voir une rangée de dents brillantes d'émail.  
 » Sa barbe blanche lui descendait presque jusqu'à la  
 » ceinture, et ses bras nerveux étaient couverts de ci-  
 » catrices. Encore leste et actif, plein de hautes pensées,  
 » il était sévère, modeste, grave, prudent, et surtout  
 » d'une arrogance extrême. » ( Viana, chap. III. )

La beauté des femmes guanches sert souvent de texte aux inspirations poétiques du bachelier. Parmi celles dont il dépeint les traits figurent Dacil, Rosalva et Guacimara.

La princesse Dacil, au port noble et gracieux ; était fille de Mencey Bencomo : « de petits sourcils do-  
 » rés, nous dit Viana, se dessinaient sur son beau  
 » front, de longues paupières embellissaient ses yeux  
 » jaloux, et ses joues étaient colorées d'un vif in-  
 » carnat. »

Rosalva était, selon le poète, une belle blonde au mélancolique regard. Dans Guacimara au contraire il nous dépeint « une brune aux yeux noirs, que la nature avait dotée de l'énergie des hommes. » Mais dans ces trois portraits, Viana ne nous montre que des variétés de ce type de race au teint plus ou moins blanc, aux longs cheveux, au nez effilé, aux lèvres grosses et courtes (1).

On aurait tort de croire que l'imagination du poète ait fait tous les frais de ces descriptions ; car, bien qu'il ait mis en œuvre les ressources du style pour flatter à sa manière les portraits de ses héros, il est pourtant certains traits caractéristiques empruntés aux traditions qu'il s'est attaché à reproduire, et ce sont ceux-là qu'il nous importait de signaler. Au temps

(1) Nivelada nariz, boca pequeña  
 Minero de preciosas margaritas,  
 Cual de coral cercada de dos labios  
 Gruesos y cortos de color purpurea.

de Viana on gardait encore dans les familles des conquérants tous les souvenirs de la conquête. Plusieurs frères d'armes d'Alonzo de Lugo s'étaient alliés aux filles des princes guanches ; le capitaine Garcia del Castillo, qui fut blessé et fait prisonnier au fameux combat d'Acentejo, épousa la belle Dacil (1). *Le sang de Tinerf se mêla à celui de Castille*, dit Viera dans ses *notices* ; un des anciens Menceys de Ténériffe, qu'on baptisa du nom de Pierre, et qui fut appelé depuis don Pedro de Adexe, contracta mariage avec dona Maria de Lugo, parente de l'*Adelantado*, et huit enfants furent le fruit de cette union (2). Maciot de Bethencourt, qui succéda à son oncle Jean dans le gouvernement des trois premières îles conquises, avait donné l'exemple de ces alliances en épousant la fille du roi de Lancerotte, et Prud'homme de Bethencourt qui prit pour femme la nièce d'un Guanarème (3), perpétua aux Canaries le nom du baron normand.

Les annales historiques, à partir de l'établissement des Européens, fournissent de nombreuses preuves de la fusion des deux races. Après la pacification, les soldats suivirent l'exemple des chefs et se cherchèrent des compagnes parmi le peuple vaincu. Le type guanche dut se reproduire chez les enfants qui provinrent de ces alliances, et le poète Viana, qui fut con-

(1) Viana. Chant. XVI.

(2) Viera. *Noticias de la historia general de las islas de Canarias*. T. III, prologue.

(3) Cette princesse fut appelée depuis Dona Luisa « *de Dona Luisa*, dit Viera, *descienden los Berthencoures de Galdar y de su hemana Autindara la linea de los Cabréjas de Lanzarote.* » *Noticias*. T. II, p. 62.



temporain de cette génération, put s'inspirer des souvenirs récents et de la physionomie du peuple qui avait conservé tous les caractères de son origine.

Aujourd'hui encore, on retrouve dans l'insulaire des Canaries, le port, la figure, les coutumes et les mœurs du Guanche. Il n'a plus ses croyances; il a oublié son langage dont il ne prononce plus que quelques mots altérés; mais il l'imite encore dans son costume; il conserve ses habitudes et ses manières. Doux, prévenant et patelin, il est comme lui humble, insinuant et rusé, passant de la joie la plus expansive à la tristesse la plus concentrée; hardi jusqu'à la témérité dans le danger le plus imminent, ou méfiant et craintif pour des riens; ami du jeu, du chant et de la danse, passionné pour tous les exercices gymnastiques, brisé aux plus rudes travaux et toujours infatigable; grave dans son maintien, simple dans ses goûts, sentencieux et réservé dans ses paroles, tel est le campagnard des Canaries habitant le hameau, isolé dans sa grotte ou parqué dans les montagnes. Disons-le à l'honneur de ces braves insulaires: leur race tient bien plus du Guanche que de l'Espagnol. Le stylet andaloux, que les paysans canariens portent habituellement à leur ceinture, ne leur sert guère que pour tailler des courroies; les coups de couteau sont inconnus des Isleños, et le bâton est la seule arme à laquelle ils ont recours pour vider leurs querelles. Deux reparties achèveront cette esquisse. Un riche propriétaire de Ténériffe, consultant un jour son vieux fermier sur la moralité un peu équivoque du majordome de la ferme, n'en put obtenir que cette réponse: « Si j'avais ma langue à Ténériffe et ma tête à la Gomère, je vous dirais ce qu'il est. » Un laboureur

qui recevait des reproches de sa femme sur la trop grande quantité de blé qu'il avait semée dans un champ lui dit d'un ton d'oracle : « *Va, sois tranquille, si la terre a trop reçu, elle aura honte de ne pas rendre.* » N'y a-t-il pas dans ce peu de mots quelque chose de très caractéristique ? Mais examinons les actions de l'Isleño, maintenant surtout que sa physionomie, ses coutumes et ses discours nous révèlent son ancienne origine.

L'hospitalité la plus franche, la vénération pour la vieillesse, le respect filial et l'amour de ses proches sont des vertus héréditaires que les Guanches ont léguées à leurs neveux. Nous avons vu dans les plus misérables chaumières de pauvres chevriers partager avec l'étranger leur gofio et leur laitage, et ne lui demander en échange que sa bénédiction pour leurs enfants. Du plus loin que l'Isleño voit venir son vieux père, il s'arrête pour l'attendre, descend de sa mule et s'agenouille pour lui baiser la main. Voilà bien les descendants de *ces barbares qui estoient si remplis de vertus naturelles et d'honneste simplicité*, comme disaient ingénument les chapelains de Bethencourt. Il est consolant pour l'histoire de l'humanité de voir ces mœurs patriarcales se conserver incorruptibles au sein de la société moderne ; car ces belles qualités se sont propagées avec le sang d'une race pure. Les conquérants du xv<sup>e</sup> siècle, ces hommes fanatiques et impitoyables, qui violèrent les lois les plus sacrées, qui ne procédèrent que par le meurtre et le saccage, pouvaient-ils inspirer aux vaincus des sentiments de vertu et de sagesse, eux qui, au mépris des droits des nations et de la foi jurée, se montrèrent perfides et inhumains,

eux qui ne surent rien respecter, pas même leurs propres serments.

S. BERTHELOT.

*Lombock, Bally, Sumbawa. — Le commerce des esclaves avec Bourbon. — Les Bouguis; leur génie, leur puissance dans la Malaisie.*

L'île de Lombock est gouvernée par un raja, tributaire du sultan Cerang dans l'île de Java; ce raja réside dans la petite ville de Mataran, située sur la côte Ouest. Le sol de Lombock est très fertile; il offre des plaines étendues parfaitement cultivées, et les habitants sont renommés pour leurs mœurs douces et paisibles. L'île de Bally n'est séparée de Lombock que par un bras de mer, qui prend le nom de détroit de Bally, et sa population forme un parfait contraste avec celle de cette dernière île : autant les habitants de Lombock sont inoffensifs, autant ceux de Bally sont turbulents et hostiles; ils aiment la guerre, le pillage, les aventures périlleuses; ils font des esclaves sur leurs ennemis, vendent leurs propres serviteurs, et ne se font aucun scrupule de surprendre et d'enlever les navires, lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Leur île est une terre montagneuse, et couverte de sombres et épaisses forêts; elle est peuplée de bergers et de chasseurs; tandis que Lombock est un pays de plaines découvertes, habitées par des laboureurs. Ceci est un exemple, en petit, de la différence de mœurs que l'on remarque partout entre les